



Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes

1810.

Cervantes Saavedra, Miguel de

PARIS, 1810-

Chap. XXXIX. Histoire du captif.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78764](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-78764)

CHAPITRE XXXIX.

Histoire du captif.

JE suis né dans les montagnes de Léon. Ma famille y jouissait d'une fortune médiocre, qui passait pour considérable dans un pays aussi pauvre. Mon père la dissipa presque toute entière par une libéralité dont il avait contracté l'habitude au service, école où l'on apprend fort vite à mépriser les richesses. Le plaisir qu'il trouvait à donner lui faisait oublier souvent qu'il était père de trois fils en âge de prendre un état. Il nous chérissait cependant; et ce bon vieillard, malgré lui prodigue, voyant qu'il ne pouvait se corriger de cette passion, résolut de se priver lui-même des moyens de la satisfaire. Dans ce dessein il nous appela, mes frères et moi, dans sa chambre, pour nous tenir ce discours :

Mes enfans, ce nom si doux vous dit assez que je vous aime; mais cet amour ne m'acquitte

pas de tous mes devoirs envers vous. Je suis content de mon cœur sans l'être de ma conduite. Je dissipe votre bien ; pardonnez-le-moi, mes fils, je suis incapable de le ménager. D'après cette triste certitude, voici le parti que m'ont suggéré ma tendresse et ma raison, je vais faire quatre parts égales de ce qui reste de ma fortune ; j'en veux donner une à chacun de vous, en me réservant la quatrième ; et je joindrai quelques conseils à ce trop modique héritage.

Nous avons un vieux proverbe en Espagne, qui dit qu'il n'est que trois moyens de s'enrichir, *l'église, la mer, la cour*. Je souhaiterais que l'un de vous se fît ecclésiastique, l'autre négociant, le troisième militaire, puisque je n'ai pas assez de crédit pour le placer à la cour. En courant ainsi les trois grandes chances de la fortune, il est difficile qu'il n'y en ait pas une qui vous favorise : alors celui de vous trois qui réussira pourra venir au secours de ses frères moins heureux. Voyez, mes amis, si cela vous convient.

J'étais l'aîné, c'était à moi à parler, je répondis à mon père qu'il devait d'abord ne point se dépouiller de son bien, dont il était

le maître absolu ; que nous étions en état, par l'éducation qu'il nous avait donnée, de nous soutenir nous-mêmes ; et j'ajoutai que mon goût m'appelait au métier des armes. Mon second frère témoigna le désir d'aller commercer aux Indes. Le plus jeune, qui, je crois, fut le plus sage, demanda d'aller achever ses études à Salamanque, pour devenir ecclésiastique.

Mon père, charmé, nous embrassa tous. Quelques jours après il conclut la vente de presque tout ce qu'il possédait, et vint porter à chacun de nous notre part, qui se montait à trois mille ducats en or : pareille somme lui restait en fonds. Mes frères et moi, touchés de voir mon père, à son âge, abandonné de ses enfans, et réduit à si peu de chose, nous eûmes la même pensée, et, sans nous la communiquer, nous allâmes tous trois lui remettre en pleurant le tiers de ce qu'il nous donnait. Le bon vieillard eut de la peine à le reprendre. Comme j'étais celui de tous qui avait le moins besoin d'argent, je le forçai d'accepter encore la moitié de ce qui me restait. J'avais assez de mille ducats. Dès le lendemain nous lui fîmes

nos adieux, qui furent mêlés de beaucoup de larmes; nous reçûmes sa bénédiction; et, nous embrassant les uns les autres, l'un prit la route de Salamanque, l'autre celle de Séville, et moi celle d'Alicante, où je devais m'embarquer pour Gênes. Vingt-deux ans se sont écoulés depuis cette séparation. Dans ce long espace de temps j'ai plusieurs fois écrit à mon père, à mes frères; mes malheurs m'ont empêché d'en recevoir aucune nouvelle.

Ma traversée à Gênes fut heureuse. Je gagnai Milan, où je me pourvus de ce qu'il me fallait pour mon métier de soldat. Ayant appris que le duc d'Albe, sous les ordres duquel je désirais de servir, venait de passer en Flandre, je l'y suivis. Je me trouvai dans tous ses combats, et j'obtins d'être fait enseigne. Instruit bientôt que don Juan d'Autriche allait commander l'armée navale que le saint-père, l'Espagne et Venise envoyaient contre le Turc, je revins en Italie combattre sous don Juan. Je fus fait capitaine d'infanterie; et j'eus le bonheur de me trouver à cette célèbre bataille de Lépante, où la valeur des chrétiens confondit l'orgueil ottoman. Mais,

hélas ! seul malheureux dans cette journée de gloire, après quelques actions dignes de mon pays, au moment où je m'étais jeté l'épée à la main dans une galère ennemie, cette galère s'éloigna de la mienne, où mes soldats demeurés ne purent joindre leur capitaine. Couvert de blessures, entouré d'ennemis, je fus pris et chargé de fers. Déjà mes vainqueurs fuyaient : ainsi le jour de notre victoire devint celui de ma défaite, le jour qui délivra de leurs chaînes quinze mille chrétiens captifs me coûta la liberté.

Je fus conduit à Constantinople ; j'errai de galère en galère, enchaîné sur les bancs avec les forçats. Après avoir changé de maître, après avoir essayé vainement plusieurs fois de m'échapper, je tombai sous la puissance du cruel Azanaga, roi d'Alger. Je le suivis dans cette ville, où, sans vouloir donner avis à mon père de ma triste situation, j'espérais, à force de tentatives, recouvrer enfin ma liberté : mes efforts furent inutiles. J'étais enfermé dans une prison que les Maures appellent *bagne*, où les esclaves du roi, les captifs chrétiens, ceux qu'on emploie aux travaux publics, sont pé-

mêle confondus, et resserrés étroitement en attendant qu'on les rachète. Dès qu'on sut que j'avais été capitaine, on me mit dans la classe des prisonniers dont on attendait une rançon. J'eus beau dire que j'étais pauvre, je n'en fus pas moins chargé de la chaîne, et je passais mes longues journées dans le bague avec plusieurs Espagnols. La faim, la misère, nous affligeaient moins que le continuel spectacle des barbaries de notre maître qui, sans motif, souvent sans prétexte, faisait chaque jour empaler ou mutiler des chrétiens. L'impitoyable roi d'Alger semblait avoir soif de leur sang : jamais il ne se montra clément que pour un soldat espagnol appelé *Saavedra* (1), qui s'exposa plusieurs fois aux supplices les plus affreux, brava, pour se remettre en liberté, les périls les plus extrêmes, et forma des entreprises qui de long-temps ne seront oubliées des infidèles. Je pourrais vous parler long-temps de ce soldat, si je ne craignais d'être trop prolix.

(1) Ce Saavedra est Cervantes lui-même. Voyez sa vie à la tête de Galathée.

Heureusement le ciel eut pitié de notre sort déplorable, et nous délivra par un moyen étrange, que j'ai toujours regardé comme un miracle de sa bonté.